



HAL
open science

tatouages à motifs ethniques Motivations d'une pratique chez les jeunes adultes

Elise Müller

► **To cite this version:**

Elise Müller. tatouages à motifs ethniques Motivations d'une pratique chez les jeunes adultes. *Revue des Sciences sociales*, 2010, La construction de l'oubli, 44, pp.138-144. hal-01287038

HAL Id: hal-01287038

<https://hal.science/hal-01287038v1>

Submitted on 11 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ELISE MÜLLER

Doctorante en sociologie
Université de Strasbourg
Laboratoire Cultures et sociétés en Europe
(CNRS/UdS)
<elisemuller@free.fr>

Tatouages à motifs ethniques

Motivations d'une pratique chez les jeunes adultes

Depuis quelques années, l'arrivée de l'été permet de constater combien l'engouement pour le tatouage va grandissant. Sur les plages, les peaux non tatouées se font de plus en plus rares. Et des studios de tatouages fleurissent partout dans les villes, grandes et petites. Longtemps attribuée aux marginaux, aux détenus ou bien encore aux prostituées, la marque séduit aujourd'hui une part considérable de la population et paraît s'être en partie libérée des aprioris socioculturels dont elle s'est longtemps fait le signe. L'intérêt des sciences médicales et sociales pour le tatouage n'est pas récent. C'est tout d'abord la personnalité du « tatoué » sur laquelle se sont penchés psychiatres et sociologues. Puisqu'il intervenait sur sa propre peau, l'individu recourant à la marque était le plus souvent perçu comme un individu tourmenté que seules la détresse ou la colère avait pu mener à un acte irréversible. La signification du motif, son esthétique, semblaient alors beaucoup moins instructives que le passage à l'acte en lui-même. Mais puisque la pratique, aujourd'hui, s'est élargie à la plupart des classes sociales, qu'elle

n'est plus le signe de la marginalité, elle a perdu une part de sa puissance revendicative. Elle n'est plus que rarement la marque d'une souffrance indicible. L'acte, bien entendu, reste significatif. Mais le choix du motif suscite davantage qu'hier un intérêt certain.

Quelques tatoueurs se refusent à tatouer certains motifs jugés mièvres, tels les dauphins ou les roses. Tin-Tin, célèbre tatoueur parisien, tatoue par exemple exclusivement de grandes pièces dont la réalisation relève d'un véritable travail artistique, fuyant les étoiles à la mode ou les idéogrammes chinois. Que l'on choisisse de se faire tatouer un petit papillon ou bien un Lion de Juda, l'acte reste le même. La douleur peut être la même, l'appréhension aussi. Pourtant, une fois les marques réalisées, elles font jouer des significations et suscitent des émotions indéniablement différentes. Existerait-il, alors, une hiérarchie dans l'iconographie du tatouage ? Choisir tel ou tel motif attribuerait-il à l'acte des sens différents ?

La pratique du tatouage s'avère être vieille de plusieurs millénaires. Et l'on en retrouve des preuves tout autour

du monde, et plus particulièrement dans les sociétés dites « traditionnelles ». Dans la plupart de ces sociétés, on prêtait au tatouage des vertus thérapeutiques et magiques. Ainsi, par exemple, dans des îles du Pacifique, se faire tatouer des requins prévenait les pêcheurs des attaques de ces animaux menaçants. Chez les Thaïs, les impressions corporelles étaient utilisées comme bouclier pour tromper l'ennemi. Dans les deux cas, le tatouage prenait l'apparence d'un stratagème visant à modifier son destin et à se protéger de la mort. D'autres tatouages servaient plus rationnellement de repères quant à l'appartenance des individus marqués à tel ou tel groupe. Parfois, le tatouage était simplement arboré comme un élément de beauté.

Si les origines du tatouage paraissent être « exotiques », son introduction en Occident est ancienne. Au Moyen-Âge, l'apposition d'une marque tatouée sur le corps des fidèles constituait la preuve de pèlerinages en lieux saints imposés par les tribunaux religieux. Au temps des Croisades, le procédé connut un nouvel essor. Les autorités religieuses, en effet, n'assuraient aux Croisés une sépulture chrétienne que sous condition de porter le signe de croix imprimé dans la chair¹. Depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, le tatouage a servi également de marque corporative à l'usage des ouvriers, artisans et compagnons. À partir du dix-huitième siècle, il devint peu à peu l'attribut des marins, des soldats, des hommes phénomènes, des prostituées, des bagnards, des mauvais garçons et autres marginaux. Auréolé d'un étrange fantôme, le tatouage, depuis lors, fascine. « Marque de fabrique d'un monde interdit et méconnu, [il] s'entoure de magie », expliquent Jérôme Pierrat et Eric Guillon². Les marins, par exemple, en rapportaient de leurs lointains périples en terres birmanes ou polynésiennes. Les médecins de la marine, à ce titre, devinrent les premiers spécialistes de la pratique dont ils étudiaient les dangers dus à de mauvaises conditions d'hygiène. Souvent exécutés par les marins eux-mêmes, pour tromper l'ennui à bord des navires au long cours, ils ne rassemblaient évidemment pas

les conditions favorables à une saine cicatrisation. Le tatouage, dès lors, se nimba du mystère de l'Ailleurs.

Un engouement ancien pour l'ethnique

Au début du quinzième siècle, l'Occident se mit à collectionner les « horizons lointains » de l'Afrique ou de l'Orient, dont il entassait les trésors, le plus souvent pillés, dans ce que l'on avait coutume d'appeler des « cabinets de curiosités ». Quelques siècles plus tard, à l'occasion des expositions coloniales, c'est un peu de cette manière qu'étaient montrés aux yeux des habitants des villes les hommes tatoués que l'on ramenait des confins du monde. Ces expositions offraient au public occidental une vision très schématique de la vie des hommes venus d'ailleurs et que l'imaginaire de l'époque plaçait volontiers au rang de « sauvages ». Ainsi les peuples des continents découverts s'ornèrent-ils d'un halo mystérieux, particulièrement, sans doute, lorsque ces continents étaient atteints par voie maritime, ajoutant un peu plus au fossé tenant éloignés les « civilisés » des « sauvages ».

À la fin du dix-neuvième siècle, certains courants artistiques se nourrissent de ces cultures « sauvages » dont on commençait à deviner qu'elles étaient bien plus complexes que ce que l'on avait d'abord imaginé. Les cubistes, par exemple, se passionnèrent pour la « sculpture nègre » dont l'étude influença considérablement leur représentation de l'espace ainsi que leur notion de l'harmonie des formes et de leur langage. Preuves concrètes de l'existence d'une esthétique différente de celle connue jusqu'alors, elles participèrent de manière indirecte à la relativisation des préjugés européo-centristes. L'art occidental connut à cette époque un véritable élan à travers lequel il s'autorisa à explorer d'autres référentiels, à exprimer d'autres visions de la réalité.

Si le regard de l'Occident peu à peu s'est exercé, si l'étrange s'est parfois vidé de son étrangeté, il subsiste cependant aujourd'hui un imaginaire

du « sauvage », stéréotypé, dont la trace apparaît sous la forme de symboles. Il existe en effet une véritable « poétique du sauvage », née de ces périples anciens en terres inconnues, et qui a gardé en dépit de notre familiarité progressive avec les autres continents une part de son mystère. C'est ce dont semble témoigner l'iconographie du tatouage tel qu'on le pratique de nos jours, dans notre société. Se parant de motifs « ethniques », et s'ouvrant ainsi à d'autres champs esthétiques que ceux communément admis, la peau des Occidentaux explore peut-être, par ce biais, une autre dimension de la construction du paraître.

Le répertoire iconographique du tatouage étonne par son syncrétisme. Toutes les influences y sont représentées, parfois même associées ... Lorsqu'il était en Bretagne, Gauguin disait de sa peinture qu'elle était « du japonais breton par un sauvage du Pérou »³. Ainsi en est-il du tatouage aujourd'hui. Tous les emprunts y sont permis. Et il n'est plus nécessaire d'appartenir à une culture pour s'en approprier les signes, pour se sentir touché par elle. Il est possible de mélanger le japonais et le celte, les symboles du Pacifique avec ceux des Amériques... Les motifs directement issus de la « culture occidentale » sont loin d'être les plus appréciés. Depuis une dizaine d'années, les motifs les plus populaires en France, et particulièrement sur les jeunes adultes, sont sans conteste les motifs « ethniques ». Qu'ils prennent la forme de bracelets maoris, de calligraphies orientales ou bien encore de dragons japonais, ils interrogent les représentations de l'Autre. En lui empruntant ses signes, sans doute se rapproche-t-on de cet Autre dont on ignore tout ou presque. Sans doute se rapproche-t-on aussi de l'Ailleurs, ce monde étrange que l'Autre peuple.

La mouvance des *modern primitives* suit en quelque sorte cette idée. Bien que ses adeptes ne fuient pas la société occidentale, qu'ils ne souhaitent absolument pas s'en exiler, ils semblent pourtant en exagérer les caractères négatifs. « En contrepoint, les sociétés de la tradition, dans leur infinie complexité et diversité, sont stéréotypées sous la forme du « primitivisme » et

du « tribalisme » muées en refuges, en ressources à utiliser pour conjurer nos insuffisances », explique David Le Breton⁴. C'est dans l'idée qu'ils se font de ces sociétés traditionnelles qu'ils imaginent pouvoir satisfaire leurs attentes. La « poétique du sauvage » place l'Autre et l'Ailleurs dans un univers rêvé, libéré de contraintes spatiotemporelles. Le temps n'y est pas oppressant, l'espace toujours vaste. Et, surtout, le corps et l'esprit y sont en harmonie. Choisir des motifs tirés du répertoire « sauvage » relève certainement en partie d'une aspiration pour cette harmonie. Le plus souvent, leurs significations paraissent ésotériques aux yeux des Occidentaux. Mais leur matérialité esthétique, elle, nous est aujourd'hui accessible. Ces motifs, alors, mêlent mystère et sources familières. Et en quelques années, le tribal est devenu un style important du tatouage.

Comment expliquer cet engouement pour l'ethnique ? La récente reconnaissance institutionnelle pour les arts premiers, notamment à travers la création du Musée du quai Branly, témoigne d'un intérêt grandissant pour les cultures autres. Le regard posé sur leurs productions artistiques se veut de moins en moins subjectif. Tout en demeurant autre, l'étranger tend à devenir plus familier. L'engouement pour les motifs ethniques correspondrait-il aux questions relatives à l'altérité telles qu'on se les pose aujourd'hui ? Serait-il un moyen d'entrer en relation avec la vastitude du monde, d'approcher la pluralité des points de vue et des modes de vie ? D'accepter que nous sommes nous-mêmes multiples ? Et, à travers cette poétique du « sauvage », ne chercherait-on pas à se tenir éloigné de ce que l'on juge médiocre, ou, du moins, trop ordinaire ?

Des motivations qui s'entrecroisent

Les intentions des individus ayant choisi de se faire tatouer ce type de motifs sont évidemment variées. Cependant, il paraît se dessiner cinq grands types de motivations qui s'en-

chevêtrent et s'inscrivent dans le cadre du récit personnel.

La marque d'un passage

Faisant suite à une rupture ou à un évènement marquant, le tatouage se présente comme marquage temporel du passage à une nouvelle étape de la vie. Après une séparation amoureuse, Jean-Philippe a ressenti le besoin de se retrouver. Il a alors choisi de se faire tatouer les éléments essentiels à sa vie, ceux qui le définissent le mieux : le soleil et la mer. Sa sœur, Dominique, a ressenti le même besoin pour d'autres raisons. Après un parcours difficile, elle s'est soudain sentie guérie, libérée. Et elle a souhaité affirmer sa force à travers plusieurs symboles polynésiens (une croix, un lézard, une vague, un soleil). Ces motifs expriment, pour elle, son attachement à ses racines, son engagement vis-à-vis de celles-ci. « Je viens de la mer et du soleil, dit-elle. Je suis partie. Mais je reviendrai à la mer et au soleil. ». Malgré la distance qui la sépare aujourd'hui de sa Corse natale, Dominique reste attachée à ses racines. Par son tatouage, elle explique que ce sont elles qui lui ont donné la force de sortir d'une période difficile. Il s'agit là d'une affirmation de soi. Il s'agit de se retrouver après un évènement douloureux, de marquer le passé pour mieux vivre le présent. L'identité se présente alors comme tissu de paroles. La peau devient support de narrativité. Le caractère symbolique des motifs polynésiens semble, dans le cas de Dominique, se prêter à cette narrativité. À la fois simples et complexes, ils ont un lien direct avec la nature et les éléments

Lorsqu'il s'agit de motifs ethniques, l'évènement marquant qui pousse à passer à l'acte peut être également la découverte concrète d'autres cultures à travers un séjour de plus ou moins longue durée à l'étranger. C'est le cas d'Anne-Isabelle, par exemple. Son tatouage, composé de motifs maoris rassemblés dans une vague, représente pour elle un souvenir de la Nouvelle-Zélande où elle a vécu. Elle considère son expérience de vie dans le Pacifique comme un « passage » à une nouvelle étape de son existence. Il n'était pas

question pour elle de choisir un motif issu de la culture européenne, sa culture d'origine. « Le tatouage n'est pas une tradition en Europe, cela ne signifie rien », affirme-t-elle. Le tatouage est un élément essentiel de la culture maorie. Il représente la force de celui qui le porte. Il exprime sa maturité physique et sociale. Anne-Isabelle attribue à son tatouage un rôle proche de celui-ci. Elle a atteint en Nouvelle-Zélande une étape importante de son récit personnel et elle a souhaité que son corps en porte la marque.

Notre vision du monde est subjective, notre moi vulnérable. Il semble difficile d'affirmer objectivement et durablement qui l'on est. « Le Moi qui fonde le rapport au monde nous semble assuré, irréfutable, mais rien n'est plus vulnérable, plus menacé par le regard des autres ou les évènements de l'histoire personnelle. Nous ne sommes pas immuablement enfermés en nous comme dans une forteresse solidement gardée. L'identité personnelle n'est jamais une entité, elle n'est pas enclose, elle se trame toujours dans l'inachevé. Le monde en nous et le monde hors de nous n'existent qu'à travers les significations que nous ne cessons de projeter à leur rencontre », explique David Le Breton⁵. Le tatouage, alors, se présente comme une tentative de se recentrer, d'accepter que le monde n'est pas sûr, que la vie est faite d'imprévu, d'épreuves à surmonter. Il est une marque symbolique du récit personnel qui rappelle que l'on a en soi le potentiel d'affronter les changements et les difficultés.

L'affirmation de soi et de ses valeurs

Un autre type de motivation concerne l'ensemble des valeurs que l'on souhaite fixer. David s'intéresse beaucoup aux philosophies orientales. Après la découverte d'un livre traitant du Yi King, il a ressenti le désir d'affirmer sa virilité, dit-il, le besoin d'affirmer sa personnalité et ses valeurs. Il s'est donc fait tatouer, à l'âge de 17 ans, un trigramme associé à un idéogramme chinois et représentant le ciel et le yang. Une dizaine d'années plus tard, il a choisi de prolonger ces motifs par des figures d'inspirations animale

et végétale. Le choix des motifs, dans son cas, est directement lié à son intérêt pour les philosophies asiatiques. Il leur attribue une fonction précise : celle de lui fixer le chemin de son évolution spirituelle et physique à travers le temps. Il souhaite rester fidèle à ses valeurs. Le tatouage, alors, se présente comme une marque concrète de ses engagements vis-à-vis de lui-même. C'est également le souhait qu'exprime Nicolas. Passionné par l'Asie et par les arts martiaux, il porte dans le dos un dragon qui entoure une fleur de lotus. « Il représente ce que j'ai l'intention d'être à la fin de ma vie : sage, fort, calme, maître de moi... ». Lui aussi s'est fait tatouer très tôt. Et, comme David, il souhaite prolonger son tatouage tout au long de sa vie. Dans le type précédent, les individus souhaitent marquer un passé douloureux ou au moins marquant. Mais dans ce type-là, c'est l'avenir qui est représenté. Bien que le tatouage en lui-même soit par nature fixé, il a pour vocation de dessiner l'avenir et à travers lui les buts à atteindre au cours de son existence.

L'affirmation de ses origines

Une autre motivation réside dans l'expression de ses origines. Chez des sujets issus de plusieurs cultures, le tatouage apparaît comme volonté de se rassembler. Thomas est eurasiatique. La famille de son père a été contrainte de fuir son pays pendant la guerre du Vietnam. Élevé « à l'asiatique », il a conservé de ses aïeux une certaine façon d'envisager la vie et les relations humaines. Attiré depuis tout petit par le tatouage, c'est naturellement vers des motifs asiatiques (mais non uniquement vietnamiens) que s'est porté son choix. Arborant un *Aum*, un mantra tibétain ou encore un dragon qu'il n'a pas souhaité trop « classique », il explique que ces marques lui rappellent les valeurs transmises par ses ancêtres. Une conduite à suivre, en quelque sorte, enseignée par son père et ses grands-parents dans son enfance. Fierté d'être vietnamien, donc, ou plutôt « chinois » comme il le dit parfois, empruntant aux Occidentaux l'approximation voulant que tous les Asiatiques soient Chinois... Une

manière de s'assimiler à un groupe ethnique tout en affirmant son appartenance à sa culture d'accueil. Outre ces motifs empruntés à la spiritualité bouddhique, il porte une tête de mort, coiffée d'un haut de forme. Parce qu'il a toujours été passionné par l'univers des Pirates...

Ce syncrétisme culturel est vraisemblablement le résultat d'une complexe quête de soi. Se construire soi, c'est se livrer à une petite cuisine personnelle des goûts et des valeurs dans laquelle se mêlerait ce qui semble être bon pour soi, ce que l'on aspire à être et ce que l'on est déjà. Dans le cas de Thomas, le tatouage ethnique se présente comme une tentative de rassembler des identités culturelles dispersées. Se sentant à la fois français et vietnamien, il souhaite affirmer son appartenance à une culture différente. Dans ce type de motivation, ce sont les valeurs fixées par ses racines qui sont affichées. Il s'agit de se donner une dignité, de s'affirmer comme individu multiple, de renforcer son identité en se livrant à un bricolage culturel.

L'expression d'un parcours

Un quatrième type concerne l'expression du mythe personnel. Le tatouage apparaît alors comme une forme de rituel retraçant un parcours. Il est adressé à autrui mais demande une lecture pour se faire comprendre. Audrey D. porte sur sa colonne vertébrale sept idéogrammes chinois alignés verticalement. Dissimulés la plupart du temps, ils représentent ce qu'elle est. Ces sept qualificatifs, ce sont ses proches qui les ont choisis. Ils représentent un chemin entre le statut d'« étranger » et celui d'« intime ». Elle a souhaité afficher sa personnalité sur sa colonne (pour la sensualité, dit-elle, et pour se démarquer des « autres tatoués » en choisissant un emplacement moins utilisé) mais explique que pour y avoir accès il faut parcourir ce chemin, faire la démarche d'apprendre à la connaître. Elle ne révèle pas facilement ce que ces idéogrammes signifient. Ainsi donne-t-elle un sens particulier aux rencontres qu'elle peut faire.

Dans le cas d'Audrey comme dans de nombreux autres, le fait que des motifs « ethniques » ne soient pas lisibles directement ajoute très certainement à leur dimension poétique. Tout comme le fait qu'ils soient souvent tirés de systèmes de croyances qui nous échappent et que l'on souhaite, pourtant, approcher. Il se dégage alors de ces motifs un certain mystère qui leur attribue souvent un rôle dans les jeux de séduction. Les tatouages d'Audrey sont pour elles des clefs qu'elle délivre petit à petit à ceux qui désirent avoir accès à ce qu'elle est réellement et au-delà des apparences.

Mais la ritualité peut être plus violente. Jérôme s'est fait tatouer d'une manière impulsive. « C'est la douleur qui m'a fait passer à l'acte, dit-il, la sensation d'être face au mur ». Il a ressenti soudainement le besoin irrépressible de marquer son corps. Il a choisi son motif « à la va-vite » dans la vitrine d'un tatoueur de son quartier dont il avait noté qu'il défendait les singes en voie d'extinction... « Il s'agit d'un Yin Yang déformé comme dans les *cigares du Pharaon* ». Mais il ne savait pas que celui-ci était tiré d'une bande dessinée. Le choix de son motif s'est voulu aussi impulsif que sa décision de se faire tatouer. C'est donc à travers le passage à l'acte plus que dans le motif choisi que réside sa motivation. Cependant, choisir un autre motif qu'un motif d'inspiration ethnique lui aurait peut-être apposé un sens plus précis (car plus directement lisible) qu'il ne souhaitait pas. Son tatouage représente à ses yeux un mal-être momentané qu'il a éprouvé le besoin de dépasser par le biais d'une intervention douloureuse sur son corps. Il n'est pas sûr lui-même des significations à attribuer à sa marque. « Volonté de paraître fort à l'extérieur ? Provocation ? Virilité ? Symbolique du père ? », se demandait-il. Dans le cas de Jérôme, le tatouage se révèle être l'outil d'un rite personnel faisant écho à une souffrance morale intense à exorciser.

La motivation esthétique

Le cinquième type de motivation, enfin, se détermine par un attrait purement esthétique pour le tatouage. Les

individus de cette catégorie passent à l'acte lorsqu'ils trouvent un motif qui leur plaît ou bien quand une occasion particulière se présente. Bien qu'ils choisissent en général un motif qui leur paraît leur correspondre, ils ne lui octroient pas d'autre rôle que celui d'ornement destiné à mettre en valeur les parties de leur corps perçues comme attributs de séduction. Audrey M. n'est pas tatouée. Mais elle avoue être parfois tentée et suppose qu'elle passera à l'acte si elle trouve « LE motif » qui lui correspond. Johan porte des motifs tribaux parce qu'il juge les motifs européens « moches ». Après avoir décidé de pousser la porte du tatoueur de son quartier, il s'est fait tatouer le signe astrologique de l'année en cours, correspondant à celui de son filleul né quelques mois plus tôt. Dans le cas de Johan, le choix du motif importe peu. Il souhaitait se faire tatouer depuis longtemps. La naissance de son filleul lui a alors fourni l'occasion et le motif.

Cécile est allée en Polynésie. Elle n'y a pas vécu et n'a pu découvrir ces îles qu'en tant que touriste. Mais elle a choisi de « garder un souvenir de ce voyage inoubliable ». Elle portait déjà un idéogramme chinois et un requin blanc. Elle juge les motifs européens « moins naturels, moins jolis », pense qu'ils expriment « moins de sentiments et de profondeur ». Comme dans le cas de Johan, c'est l'aspect esthétique du tatouage qui la séduit. Mais, comme pour Johan, il semble important pour elle de lui attribuer un sens même s'il n'est que secondaire. Elle dit d'ailleurs s'intéresser depuis à la culture polynésienne. Dans cette dernière catégorie, le caractère décoratif des motifs tirés du répertoire « sauvage » donne parfois envie à leur porteur de se pencher davantage sur la culture dont ils sont originaires. En effet, le tatouage intrigue. Il attire les questions. D'autant plus lorsqu'il est ethnique et donc non directement déchiffable. Attribuer une signification à son motif serait-il dès lors un moyen de se dédouaner du « péché » de superficialité ?

Anaïs est l'une des rares à affirmer que son tatouage ne représente rien de plus que quelque chose d'esthétique à son point de vue. Il est pour elle

simple élément de séduction comme la coiffure ou le maquillage. Enfant, elle se faisait, au feutre, de faux tatouages de salamandres. C'est pour cela qu'elle s'est fait tatouer une salamandre très graphique qu'elle a dessinée elle-même. Dans ces cas-là, les tatouages sont le plus souvent uniques et paraissent relever d'un phénomène de mode. Jugés plus jolis, les motifs ethniques sont abondamment choisis par les sujets poussés à l'acte par ce type de motivation. Sans doute parce qu'ils dégagent quelque chose d'inexplicable et que l'on ne cherche d'ailleurs pas nécessairement à expliquer.

S'ouvrir au monde

Les tatouages ethniques, ainsi, sont souvent le signe concret d'une attirance pour d'autres cultures, et de manière plus large d'une capacité d'ouverture à la diversité du monde. En choisissant d'arborer de tels motifs, le sujet affiche une part du syncrétisme culturel dans lequel il baigne quotidiennement. Ce faisant, il s'éloigne de sa culture d'origine dont il juge le répertoire iconographique trop commun ou pas assez riche d'un point de vue esthétique. S'il ne partage que très rarement les croyances liées aux codes originels de ces dessins tatoués, il en conserve cependant quelques éléments. Nombreux sont ceux, en effet, qui attribuent à leur tatouage un rôle de protection vis-à-vis d'eux ou de leurs proches. Bien que le tatouage soit une pratique millénaire en Occident, l'imaginaire de notre société place plus généralement son histoire dans des horizons lointains associés eux-mêmes aux origines de l'homme. Les formes végétales, animales ou marines des tatouages maoris, par exemple, semblent évoquer un temps reculé dans lequel l'humain et la nature vivaient en harmonie et rappellent les contes traditionnels dans lesquels hommes et animaux parlaient le même langage.

À travers le recours à des symboles perçus comme « primitifs » se devine en effet la volonté de retrouver une authenticité devenue valeur rare. « Selon l'adage des conservateurs,

« tout ce qui est vieux est mieux » et rien d'authentique ne peut être récent. Sur cette voie, l'expérience esthétique proposée est celle de la rencontre régressive avec l'archaïque »⁶, affirme Alban Bensa au sujet des musées d'ethnographie. Dans le cas du tatouage, il se joue certainement scène semblable. Les motifs ethniques véhiculent une idée d'intemporalité. Les « messages codés » qu'ils sont destinés à porter ressemblent aux messages éternels des anciens. Ainsi David et Nicolas ne craignent-ils pas de se laisser des dessins qu'ils ont choisis. Car ils les considèrent comme des paroles primordiales, des fondements sur lesquels ils espèrent bâtir leur vie.

Certains porteurs de ces marques tirées du répertoire « sauvage » déclarent, en outre, être attirés par les médecines douces et les pratiques découlant du courant *New Age*. « Je rêve d'être un hippie !, clame Thomas. Je rêve d'être mort à 35 ans sans avoir connu la misère, en ayant cru à mon bonheur. Parce que c'est ça, la vie de hippie, c'est de croire à son bonheur. Est-ce qu'il existe ? On s'en fout, du moment qu'on y croit... ». Accéder à une vie plus douce, à des horizons vastes et lointains, à une acceptation sereine de l'Autre, à une spiritualité libre, même si ça n'est qu'en rêves... Serait-ce là l'une des vocations de ces motifs ethniques ?

Les transformations du sens

Dans le domaine de ces tatouages, les approximations sont nombreuses. Ainsi parle-t-on aisément de motif maori quand il ne s'agit en réalité que d'un dessin *inspiré* de l'esthétique maorie. Du « faux maori », en quelque sorte. Thomas porte sous le poignet un idéogramme chinois représentant son signe zodiacal : le cochon. Mais il l'a modifié pour le rendre plus harmonieux à son goût, pour se le réapproprier. Il raconte d'ailleurs que, lors d'un voyage dans son pays d'origine, certains vietnamiens ne lisaient pas « cochon » mais « bonheur ». Les deux caractères étant graphiquement pro-

ches, Thomas a dessiné, sans le savoir, un signe intermédiaire. Plus tout à fait « cochon » ni tout à fait « bonheur ». Mais il avoue que cette heureuse confusion lui convient. Dès le moment du choix dans un catalogue ou ailleurs, la signification originelle des motifs ethniques se modifie. Au sens donné par les traditions anciennes s'ajoutent ceux, plus diffus, portés par la « poétique du sauvage ». Viennent ensuite s'y ajouter les projections du futur porteur de la marque, puis, parfois, les significations supposées de ceux qui la regardent. Dans ce bricolage, tous les mélanges sont possibles. Et d'un même sens d'origine peut naître une infinité d'autres.

Il s'opère une « transcendance » des motifs ethniques. Ces ajouts successifs semblent porter leur sens au-delà des significations rationnelles. Car ils évoquent des univers sur lesquels veillent des divinités abstraites ou plus simplement transcrivent des paroles de sagesse. Le dauphin, la rose et les autres motifs que nombre de tatoueurs jugent mièvres, ne portent pas cela en eux. Il est sans doute plus facile pour une jeune fille portant une rose sur la cheville d'assumer un attrait purement esthétique pour le tatouage. Les motifs ethniques autorisent plus difficilement cela. Bien entendu, l'évocation d'une rose peut avoir un sens caché, mais elle ne suscite pas de curiosité évidente. Car elle peut exister pour elle-même. Les motifs tirés du répertoire « sauvage » ne le peuvent généralement pas. Ils s'accompagnent de bribes de croyances, de traditions, de mystères qui, sans être partagées par les Occidentaux les atteignent malgré tout.

L'exemple d'Audrey illustre précisément cela. Son choix iconographique (des idéogrammes chinois) lui permet à la fois d'affirmer son identité et de s'attribuer une part du mystère inhérent à ces signes. Si elle ose afficher ses traits de caractère (qui, selon elle, en disent long sur ce qu'elle est et mettent au jour ses faiblesses), c'est parce qu'elle le fait de manière codée. Il est d'ailleurs certain que même si l'un de ces caractères signifiait « paresseuse », on lirait tout de même « mystérieuse »... Audrey pense que le chinois sera bientôt une langue très parlée en

Occident car elle croit en l'ascension prochaine de la puissance chinoise. Mais cela fait partie du jeu, dit-elle. Si un jour ses motifs deviennent davantage lisibles, alors elle les cachera peut-être, la plupart du temps. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle a choisi de se les faire tatouer le long de la colonne vertébrale. Mais il reste qu'aujourd'hui, ils éveillent la curiosité de ceux qui les regardent. Audrey avoue d'ailleurs les utiliser dans les jeux de séduction. Ils sont une invitation à la découvrir.

Selon Georg Simmel, les rapports des hommes dans les villes, depuis le développement des transports en commun, se caractérisent par une prépondérance de l'activité de la vue sur celle de l'ouïe (panneaux signalétiques, personnes qui voyagent les unes avec les autres et qui pourtant ne se voient pas, ou alors se regardent sans se parler)⁷. Cette théorie pourrait justifier l'importance du « look » dans les villes : ainsi les jeunes citadins s'attachent-ils à se rendre visibles pour tenter d'échapper à l'anonymat. Les tatouages ethniques correspondent peut-être à cette volonté d'attirer le regard, d'affirmer son existence pour soi et pour les autres, de se dire à la fois même et différent. Ils permettent en outre d'afficher son ouverture au monde et à sa diversité.

Car la diversité, aujourd'hui, est accessible. Par le biais des écoles, du cinéma ou bien encore par celui des affiches publicitaires, par exemple, elle est admise et, le plus souvent, valorisée. C'est par contact avec l'Autre, qu'il soit « autre » par ses origines, son mode de vie ou ses convictions, que se construit l'identité. L'expérience de soi, en effet, est toujours liée à une expérience de l'Autre ; l'identification va de pair avec la différenciation. Identité et altérité sont liées dans un rapport dialectique. En faire l'expérience revient à se demander où s'arrête le moi, où commence l'Autre. Les tatouages ethniques interrogent ces limites : est-il légitime d'emprunter à d'autres des caractères que l'on ne comprend pas réellement ?

Se trouver soi à travers l'Autre

La part obscure de l'Autre que l'on ne peut comprendre, et qu'Edouard Glissant nomme « opacité », doit selon lui impérativement être maintenue, et non effacée. L'incompréhension, dit-il, peut être dynamique. C'est elle qui nourrit la diversité. Ne pas comprendre l'Autre n'interdit pas de cheminer avec lui, de se voir en lui, de choisir de partager ses signes (qui prendront chez soi un autre sens)⁸ : emprunter à l'Ailleurs, à ce qui paraît être étranger, n'empêche pas, en effet, de suivre sa propre voie et de lui rester fidèle. Il est désormais possible de combiner les valeurs, de mélanger les influences, d'associer l'Ailleurs à *l'ici et maintenant*. Se faire tatouer, aujourd'hui, est devenu presque anodin. Le tatouage n'est plus acte de rébellion vis-à-vis de la société, mais acte d'acceptation de soi.

Prenant souvent la forme de petites pièces, les motifs ethniques sont, selon Tin Tin, une sorte d'entre deux permettant de marquer sa peau sans assumer un motif qui prendrait trop de place. Ils permettent à la fois de dire qui l'on est, ce en quoi l'on croit, et de décorer son corps en lui apposant des dessins tirés d'une esthétique pour laquelle le goût commun semble avoir de plus en plus d'intérêt (boutiques de décoration, expositions, voyage, etc.). Les jeunes femmes choisissent le plus souvent de se faire tatouer ces motifs sur des parties de leur corps que les codes de notre société jugent sensuelles et qui sont facilement dissimulables (bas du dos ou cheville, par exemple), faisant de leur signe une marque discrète. Les hommes, à l'inverse, choisissent plutôt les muscles (du bras, du dos ou de la jambe) ou certains endroits sensibles tels les côtes rendant le tatouage plus douloureux et exigeant une volonté plus grande.

En choisissant d'emprunter à d'autres cultures les signes qui affirmeront son identité, il ne s'agit pas de rejeter la culture occidentale, mais de la relativiser, d'accepter qu'il existe d'autres visions du monde que celle proposée par la tradition occidentale. La

culture d'origine n'est plus nécessairement exclusive : elle autorise l'attrance de chacun pour la culture du monde, la culture *des* origines communes de l'homme. Pour dire son attachement à ses racines corses, Dominique a utilisé des motifs polynésiens, dans lesquels elle se reconnaît sans avoir pourtant de liens avec eux. Ainsi a-t-elle mis au jour des ponts entre deux mondes opposés en de nombreux points, percevant en eux des fondements de son identité. À travers ces motifs, c'est en un sens son appartenance au monde et à sa diversité qu'elle tente d'affirmer, au-delà des barrières culturelles ou géographiques. Bien entendu, dans le contexte de notre société, le tatouage perd une part importante de son caractère sacré. Il ne suscite plus la projection des mêmes croyances. Mais le mystère que les motifs ethniques portent en nimbe donne accès à un aperçu de celles-ci. Et si notre perception d'elles ne peut qu'être brouillée, il s'opère tout de même une ouverture, une tentative de relation.

S'agit-il, alors, d'une simple mode qui, comme les autres, passera ? Tin Tin dit recouvrir aujourd'hui de nombreux bracelets maoris, très en vogue il y a une dizaine d'années. À présent, leurs porteurs n'assument pas nécessairement d'être aussi nombreux à arborer ce type de marque. Beaucoup choisissent donc de les remplacer par des motifs moins à la mode. Existerait-il une frontière à ne pas franchir entre intérêt pour l'ethnique, pour la « poétique du sauvage » dont celui-ci dérive, et phénomène de mode ? Les autres tatouages tribaux subiront-ils bientôt le même sort que les tatouages maoris ? La richesse de leur iconographie est telle qu'on peut supposer que cet engouement pour l'ethnique n'est pas près de perdre de sa vigueur.

On assiste, à travers cet engouement, à un va-et-vient entre quelque chose d'extérieur à l'individu et une quête d'identité intérieure. Celui-ci illustre parfaitement, dans ce sens, l'intéressante contradiction entre mode et individualisation, entre une offre paraissant inépuisable et la quête d'une identité unique. Le goût pour l'ethnique, sans doute, est à penser à travers ce double mouvement. Emprunter

à un autre, qu'on ne comprend pas et adopter pourtant certaines de ses valeurs, affirmer le désir de s'affilier et à la fois de se distinguer, de se séparer : ce qui paraît paradoxal ne pourrait-il pas se justifier par le fait que chaque emprunt revêt toujours, chez celui qui s'approprie signes ou pratiques, une dimension personnelle ? N'est-ce pas là le secret de sa longévité ? D'autant que cet intérêt pour l'ethnique véhicule des valeurs et des croyances que notre imaginaire espère universelles et primordiales... Est-ce pour cette raison que la « tendance ethnique » prend l'apparence d'une mode en échappant pourtant à l'éphémère ? Interrogeant aussi bien les dimensions individuelles qu'universelles de l'homme, elle fait appel aux origines comme à l'actuel, au présent perpétuel comme au lendemain.

Acte ponctuel, souvent assimilé à un instant déterminé (et déterminant), le tatouage est un engagement à vie. Il est une marque quasi indélébile. Dans des villes cultivées à l'extrême, où les renseignements circulent si vite que chaque nouvelle information prime celles de la veille, les bases paraissent parfois mouvantes. Dans un monde qui échappe, le tatouage, lui, se fixe. Le motif que je choisis d'arborer me représente tel que je suis aujourd'hui. Mais si je le choisis, c'est précisément le plus souvent parce que je suppose qu'il me représentera tout au long de ma vie. Qu'il représente un chemin à suivre, un souvenir ou bien un héritage culturel, il est toujours question de fixer son identité. Il s'agit de s'atteler à la complexe définition de soi, à la quête d'un rapport personnel au monde.

Paroxysme de l'Autre, le « sauvage » fabriqué par l'imaginaire colonial est en tout point opposé au citoyen des mégalo-poles occidentales. On l'imagine opposé à l'idée de société de consommation, libre des contraintes du temps, en symbiose avec la nature qui l'a vu naître... On l'imagine heureux. Les motifs ethniques interrogent l'unité complexe du corps et de l'esprit. Tentant de les accorder, ils autorisent alors quelques compromis, quelques approximations. Mais n'est-ce pas là une condition indispensable

à toute quête d'harmonie ? Choissant d'emprunter des signes à cet Autre, les jeunes Occidentaux ne prétendent pas le connaître parfaitement. Sans doute cette image qu'ils se font de lui n'est-elle pas tout à fait juste, peut-être même que son quotidien n'est pas aussi serein qu'ils ne l'imaginent. Mais peut-être ont-ils simplement besoin de croire qu'un monde meilleur existe. Et que ce monde est un peu le leur.

Notes

1. Pierrat J. & Guillon E. (2000), *Les hommes illustrés. Le tatouage des origines à nos jours*, Clichy, Larivière, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 208.
3. Le Fur Y. (2006), *D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, Musée du quai Branly, p. 263.
4. Le Breton D. (2002), *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, p. 198.
5. Le Breton D. (2003), *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, p. 21.
6. Bensa A. (2006), *La Fin de l'exotisme-essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis Editions, p. 145.
7. Benjamin W. (2000), *Œuvres III*, Paris, Gallimard, p. 386.
8. Glissant E. (1996), *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, p. 71-72.